

# Groupes et symbolisations

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Anne Brun  
Jean-Bernard Chapelier  
Didier Chaulet  
Farid Dafri  
Alain Gibeault  
Géraldine Gouttebroze  
Blandine Guettier  
Fabrice Hayem  
Fabien Joly  
Claudine Juptner  
Pierrette Laurent  
Antoine Navalon  
Jean-Jacques Poncelet  
Catherine Potel  
Emmanuel Reichmann

Sous la direction de  
Hervé Chapellière  
et Didier Roffat

# Groupes et symbolisations

Groupes thérapeutiques

érès

Cet ouvrage est issu du XVI<sup>e</sup> congrès de psychothérapies de groupes Enfants, adolescents, adultes, « Vous avez dit symboliser ? », des 9 et 10 juin 2017 à Vannes.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2019  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6397-7  
Première édition © Éditions érès 2019  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

# Table des matières

INTRODUCTION	
<i>Hervé Chapellière, Didier Roffat</i> .....	7

## APPROCHE THÉORIQUE

Corps et symbolisations	
<i>Fabien Joly</i> .....	21
Symbolisation et travail du préconscient dans les groupes thérapeutiques	
<i>Jean-Bernard Chapelier</i> .....	49

## SYMBOLISATION DANS LES GROUPES À MÉDIATION

### 1. DANS LES GROUPES DE PATIENTS AUTISTES ET PSYCHOTIQUES

Symbolisation et sensori-motricité dans les groupes à médiations thérapeutiques	
<i>Anne Brun</i> .....	71
Symbolisation, psychose et psychodrame De l'acte matricidaire au fantasme de matricide	
<i>Alain Gibeault</i> .....	93
Les processus de symbolisation mis en jeu dans un groupe d'enfants autistes	
<i>Jean-Jacques Poncelet</i> .....	111

« Dessine-moi des sentiments » Symbolisation de l'affect par smileys dans un groupe d'enfants TSA (NS) <i>Géraldine Gouttebroze</i> .....	123
---	-----

## 2. DANS LES GROUPES D'ENFANTS

Comment le groupe se représente dans la médiation <i>Didier Chauvet</i> .....	139
« C'est pas du jeu ! » Agir n'est pas jouer De la création et des difficultés de la symbolisation <i>Blandine Guettier</i> .....	151
Miroir, miroir, quand tu les tiens ! Le groupe de relaxation, une aide à la symbolisation ? <i>Catherine Potel</i> .....	161

## 3. DANS LES GROUPES D'ADULTES

Autoreprésentation groupale et médiation Photolangage® <i>Farid Dafri</i> .....	173
Les symbolisations du potentiel traumatique primaire en réanimation infantile et l'apport des berceuses et comptines Chanter, déchanter : des groupes et l'institution <i>Emmanuel Reichmann</i> .....	187

## SYMBOLISATIONS ET APPROCHES CLINIQUES

Figurations d'une zone de contacts dans un groupe d'enfants Parcours de la symbolisation <i>Didier Roffat</i> .....	205
Le groupe : entre rêve et cauchemar <i>Pierrette Laurent</i> .....	223
Symbolisation et répétition <i>Antoine Navalon</i> .....	233

Un espace pour symboliser la rencontre : les groupes d'analyse de la pratique <i>Claudine Juptner</i> .....	245
Mise en représentation et élaboration de la dépressivité dans un groupe thérapeutique d'adolescents <i>Fabrice Hayem</i> .....	259
ÉPILOGUE	
Fin de groupe et symbolisation, avant-goût du deuil et élaboration de la perte <i>Hervé Chapellière</i> .....	275
BIBLIOGRAPHIE.....	285

*Hervé Chapellière*  
*Didier Roffat*

## Introduction

« L'homme ne peut pas renoncer au monde  
mais il peut se libérer de l'objet. »

Vassily Kandinsky

« On peut comparer le monde à un bloc de cristal.  
Selon sa structure et sa position,  
chacun de nous voit certaines facettes.  
Tout ce qui peut nous passionner,  
c'est de découvrir un nouveau tranchant,  
un nouvel espace. »

Alberto Giacometti

Le symbole ne peut réunir que ce qui fut séparé. Ainsi le *symbolon* grec, issu de la brisure d'une poterie en terre et formé des deux morceaux contigus de l'objet, constituait un assemblage parfait, identique à l'objet d'origine, lorsque les deux éclats étaient à nouveau réunis par leurs porteurs. Le *symbolon* constituait ainsi un signe de reconnaissance très sûr entre les deux protagonistes. Au-delà du sens donné par cette origine antique dont est issu le concept, l'acte de joindre, *symbolo*, de réunir, implique le désir et la volonté d'un sujet. En cela, par effet d'intentionnalité, de subjectivation pourrions-nous dire, le symbole se distingue de l'indice, du simple signe ou du signal qui, tous trois, sont de l'ordre de la convention.

Symboliser recouvre donc au moins deux dimensions. Il permet d'une part de signifier l'absence, l'objet absent, et d'en assurer ainsi la

permanence. D'autre part, il est un acte psychique (quand bien même la clinique illustre couramment les différentes expressions somatiques et comportementales qui lui donnent forme), par lequel la signification se dévoile. Ces différentes qualités engagent de manière prévalente le travail du contenant, travail de différenciation et du maintien d'un écart entre l'espace de la représentation, espace interne, et celui de la perception ou de l'action, espace externe ; le symbole assure ainsi la jonction entre réalité interne et réalité externe. En dépit de leur hétérogénéité, il les fait tenir ensemble.

La symbolisation s'entend comme une transformation-crédation par un sujet d'une réalité, plus précisément de ce qui se donne comme une extériorité à conquérir. Cette activité transformatrice court depuis les premières traces perceptives telles que les définissait Freud (1896), en deça des représentations de choses et des représentations de mots, que nous rangeons aujourd'hui sous la dénomination de symbolisation primaire (Roussillon, 1999), dans laquelle figurent à titre d'exemple : les signifiants formels (D. Anzieu), le Pictogramme (P. Aulagnier), les signifiants de démarcation (G. Rosolato)... Parler de symbolisation primaire renvoie donc aux dimensions de l'originnaire, dans le sens où la prégnance des processus psychiques archaïques, ressortissant autant au somatique qu'au psychique, est dominante. Certains auteurs – pour n'en citer que quelques-uns, J. Piaget, D.W. Winnicott, G. Haag, R. Perron, et A. Gibeault (dans cet ouvrage) – ont souligné la part de l'autre dans la genèse de l'activité symbolisante. La réponse de l'objet-autre-sujet est déterminante pour le développement des capacités transformatrices et symbolisantes du sujet, notamment pour ses possibilités d'entrer dans le jeu de la symbolisation secondaire, l'espace du jeu avec les représentants de la chose et du mot, tout en différenciant le symbole de la chose représentée, afin de se libérer de la chose objet. Nous avons illustré (Chapellière, 2001a), au sujet de l'identité sexuelle et de la psychosexualité de l'enfant à l'âge de la latence en groupe, comment l'activité de symbolisation groupale, nourrissant le polymorphisme représentationnel de l'objet-chose (une éponge), travaillée dans l'espace transféro-contre-transférentiel, avait permis l'intégration des fantasmes originaires, et la production de représentations originales, servant à la constitution d'une histoire de groupe. Aussi, avec R. Perron, nous soulignerons la différence et la complémentarité entre activité symbolisante et représentation : « L'activité représentative crée une existence comme contrepartie d'une absence : cela se trouve nécessairement

au niveau de la symbolisation si, comme je me propose de le soutenir, *elle est mise en relation de représentations*<sup>1</sup> » (Perron, 2016b, p. 27).

Lorsque surviennent des inadaptations de l'environnement primaire, ou encore des traumatismes plus tardifs dans le développement de l'enfant, des failles se font jour dans le processus de symbolisation. Cette capacité de liaison symbolisante s'en trouve altérée, diminuée au péril de l'asymbolisation. Le risque étant que le sujet ne se confonde à nouveau avec l'objet. Il est vrai que l'on ne symbolise pas de la même manière lorsque l'identification projective pathologique représente le moteur principal de la respiration psychique – le sujet recourant principalement au clivage pour garder son unité – que lorsque le refoulement, évitant arrachements et dissolutions psychiques, avec leur cortège d'angoisses agonistiques, préserve les possibilités adaptatives et la croissance psychique.

Cet ouvrage nous donne l'occasion de parcourir, dans l'espace spécifique du groupe, cette exigence à la symbolisation afin de garder le lien au monde. Comment la thérapie groupale prend-elle en charge les différentes questions que nous venons de soulever ? Quelle enveloppe symbolisante propose-t-elle pour contenir l'excitation, la désorganisation pulsionnelle, les actes et les somatisations ? Quels dispositifs permettent d'accueillir et de mettre au travail ces « symbolisations plurielles » (Baranes, 2012) ?

Avant de présenter les réflexions que nous proposent les différents auteurs de cet ouvrage, nous ferons une dernière remarque concernant le cadre-dispositif groupal.

En individuel comme en groupe – néanmoins, nous en percevons les manifestations les plus marquées et incisives dans les thérapies groupales – il existe une forme de contrainte à la symbolisation, impliquée par le cadre, obligeant les patients à symboliser ce dernier en tant qu'il contient une logique et une conception de la symbolisation : symbolisation de l'histoire de la symbolisation (Roussillon, 1995a), autorisant le déploiement de son négatif, la symbolisation de la désymbolisation (Roussillon, 2016b). Lorsqu'un rapport d'identité de cadre existe entre le cadre interne des patients et le cadre-dispositif, par exemple, avec des patients sur un versant névrotique, le travail de symbolisation du contenant, contenant-conteneur (Kaës, 1993), ne convoque pas les mêmes complexités que lorsque ce rapport d'identité fait défaut, obligeant alors le thérapeute à des aménagements du cadre-dispositif, afin que les patients à pathologies limites, psychotiques, ou autistes puissent l'utiliser.

---

1. Souligné par nous.

Nous pensons (Roffat, 2009) qu'il existe un préalable à ce premier palier de la symbolisation : l'exigence à la symbolisation du fond groupal. Il s'agit de symboliser la découpe que réalise le groupe dans l'espace institutionnel. Nous devons pour le saisir nous placer dans une logique d'emboîtements, qui part du groupe social de référence et qui court jusqu'au dispositif thérapeutique, avec un objet intermédiaire : l'institution. Une série qui ne fonctionne pas tout à fait à l'image des matriochkas, car les bordures de chaque espace ne sont pas garanties par les mêmes règles, quand bien même ces espaces sont organisés par la même logique de la tiercéité. Ce travail ne se distingue pas de celui de la symbolisation du cadre-dispositif dont nous parlions précédemment, il est tenu et pris dans le processus de symbolisation agissant dans le groupe, qui se trouve lui-même vectorisé par le type de dispositif employé, et infléchi par la pathologie dominante du groupe. Il passe bien souvent par un appel à l'autre du ou des thérapeutes (équipe, institution, collègue). Le thérapeute ne doit-il pas, renonçant à être un tout, et un tout-puissant, en accepter la mesure ? Ne préserve-t-il pas ainsi la possibilité, dans ce cadre où la diffraction du transfert est importante, que le contre-transfert garde ses qualités réfléchissantes pour les sujets engagés dans le soin ? Nous en saisissons toute la complexité, à la lecture des différentes contributions de cet ouvrage.

Fabien Joly tout d'abord, dans son article intitulé « Corps et symbolisations », nous offre ici une véritable et précieuse réflexion théorique sur les questions qui nous animent, en mettant d'emblée l'accent sur la nécessité de prendre en considération une dimension corporelle tout autant que psychique. Analyste n'oubliant jamais sa formation initiale de psychomotricien, et témoignant par là même d'un véritable travail de symbolisation de son trajet interne et professionnel, il souligne que « rien n'est dans la pensée qui n'ait été d'abord dans le corps, dans le sensoriel et le moteur, dans l'éprouvé corporel et subjectif du monde *via* son corps "en relation" ». Ce travail s'appuie ainsi sur le corps et sur l'autre, sur l'objet, ce qui nous intéresse en premier lieu en tant que thérapeutes conduisant des groupes où une multiplicité d'objets est en présence.

S'appuyant notamment sur les travaux de Green (principe de symbolisation primaire), de Baranes (pluralité des symbolisations), de Roussillon (une symbolisation ancrée dans la sensorialité et l'affect se déployant dans l'espace intrapsychique et dans l'espace transitionnel entre sujet et objet), d'Anzieu (complexité de différents registres au sein même du processus de symbolisation), il nous propose un « travail des symbolisations » qui rend compte de l'articulation intime de registres archaïques et plus

secondarisés, articulation dont la meilleure illustration clinique pourrait être le « jeu de la bobine », ici brillamment commenté, témoignant d'un certain « travail du jouer ».

Rappelant l'importance de ce que le corps impose à la psyché tout autant de ce que la psyché offre aux expériences du corps, il montre finalement comment la symbolisation tiercée des représentations et en permet une appropriation subjective, signant là un véritable processus.

Enfin, sa réflexion ouvre sur des incidences théorico-pratiques et cliniques, rappelant comment la configuration et la mise en sens par le thérapeute et *via* la médiation permettent tout à la fois la métabolisation des premières expériences, le dégagement et l'émergence des premières formes de symbolisation. Le « prêt » du propre travail de symbolisation du thérapeute au service de la qualité symbolisante du patient y est primordial.

Ce travail du thérapeute offert au psychisme du patient pourrait bien s'apparenter à celui du préconscient. C'est probablement l'une des raisons à l'origine de la contribution théorique de Jean-Bernard Chape-lier, qui élargit son argumentation à la fonction du groupe dans ce travail de symbolisation. Après quelques rappels autour des questions liant excitation, pulsion et préconscient, et rappelant, *via* Freud, que la psychothérapie n'a d'autre démarche que de soumettre l'inconscient au conscient, il tente de nous montrer comment l'espace psychique groupal assure un travail de conversion en partant de l'excitation pour aboutir à la symbolisation. À la suite de Bion, Anzieu et Kaës, il souligne que la situation groupale favorise une certaine régression, une excitation intense, la reviviscence d'émotions et de sensations les plus précoces, et vient remobiliser une énergie qui, à son origine, avait été impossible à métaboliser. La constitution du groupe comme objet est alors celle d'un contenant des représentants pulsionnels. Des similitudes sont ainsi à repérer et à discuter entre les processus préconscients et les groupes internes. C'est conjointement le travail du groupe des patients et celui du thérapeute qui assurent le travail psychique de transformation et de symbolisation.

Ouvrant le chapitre sur la symbolisation dans les groupes à médiation avec des patients autistes et psychotiques, Anne Brun interroge la spécificité de la symbolisation dans un travail avec la matérialité du médium. La fonction première du médium, souligne-t-elle, est d'être un attracteur sensoriel qui permet le transfert d'expériences primitives, car il réactualise des expériences archaïques souvent catastrophiques qui concernent les états du corps et les sensations. Le transfert de la sensori-motricité sur ce « médium malléable » (M. Milner) n'implique pas seulement la

matière mais aussi les thérapeutes et le groupe. Dans la continuité des travaux de Haag (transfert des modes de relation primitifs), de Roussillon (figuration de la désymbolisation), d'Anzieu (signifiants formels), elle souligne l'un des enjeux fondamentaux des médiations thérapeutiques, consistant à pouvoir faire advenir, pour des patients souffrant de troubles sévères, la figuration des expériences primitives non symbolisées d'ordre sensori-affectivo-moteur. Le trajet d'un patient à l'intérieur d'un groupe lui permet d'illustrer, notamment, ce qu'elle appelle les processus d'associativité formelle, favorisant l'appropriation subjective. Enfin, soucieuse de l'évolution sociétale concernant la place des dispositifs thérapeutiques référés à la psychanalyse, elle propose une évaluation des processus en jeu dans les groupes thérapeutiques à médiation, en tentant de dégager des repères à partir de l'expérience conjuguée des patients et des soignants, et tenant compte de l'intersubjectivité dans l'évaluation clinique.

Alain Gibeault, nous invitant une nouvelle fois sur son chemin de la symbolisation, nous offre ensuite une réflexion importante concernant sa longue expérience du psychodrame psychanalytique, témoignant d'une bienveillance remarquable au regard de patients très difficiles. Ce dispositif symbolisant, souligne-t-il, permet de déjouer les mécanismes de défense psychotiques visant à maintenir un recours au perceptif afin d'éviter la menace que suscite la part d'imaginaire et d'inconnu dans la vie psychique. L'exemple d'un jeune patient schizophrène, suivi depuis près de trois ans en psychodrame analytique individuel (un patient, un groupe de thérapeutes), permet de montrer les enjeux du matricide et les conditions possibles d'une élaboration de la violence et de la destructivité dans un processus de symbolisation. Ce travail conduit au récit de deux rêves figurant son fonctionnement psychotique ; ces premiers rêves survenus après un an et demi de psychodrame témoignent des capacités de régression formelle et topique acquises grâce au psychodrame, chez un patient qui lors du premier entretien ne pouvait faire état que d'un phénomène hallucinatoire, le déjà-vu, et de cauchemars dont il ne pouvait se souvenir.

Jean-Jacques Poncelet s'intéresse ici au processus de symbolisation mis en jeu dans un groupe d'enfants autistes. Il souligne l'impossibilité pour ces enfants d'habiter leur corps, ne pouvant comme chacun d'entre nous acquérir un sentiment de continuité de soi dans un espace-temps où dedans-dehors sont distincts. S'appuyant en particulier sur les travaux de Bick (agrippement), Meltzer (démantèlement), Anzieu (signifiants formels), Haag (représentants architecturaux et spatiaux), et sur sa solide expérience en hôpital de jour, il montre comment le groupe thérapeutique favorise la création d'une enveloppe assimilée à un « moi-forme groupal »,

aidant l'enfant à organiser ses premières expériences corporo-sensorielles et ses premiers liens au monde, facilitant, dans le fil du processus, le passage de la bi à la tridimensionnalité. Cela dans un type d'échange certes bien en deça de toute activité représentative, mais permettant d'assurer une situation ludique de plaisir.

Géraldine Gouttebroze, à travers l'évocation clinique détaillée d'un groupe d'enfants présentant un profil TSA – groupe dont l'objectif est de tenter d'aborder les émotions sur la base d'un matériel symbolique à l'aide de cartes représentant des smileys –, se demande comment passer de la rencontre avec un objet médiateur à la régulation de la sensorialité, vers une mise en scène organisatrice de liens. Et comment cette transformation peut s'opérer avec ces enfants atteints à divers niveaux dans leur capacité relationnelle. « Dessine-moi des sentiments » raconte ainsi le long parcours processuel d'un travail de symbolisation, qui passe par l'élaboration précieuse de « petites différences » concernant l'évolution des enfants, sans oublier celle du ressenti contre-transférentiel des thérapeutes favorisant leur capacité contenante.

Abordons maintenant le travail thérapeutique avec des enfants moins perturbés, mais chez lesquels la médiation du langage est insuffisante, qui ne savent ou n'aiment pas jouer, se tenant bien souvent dans le retrait ou la confrontation avec les autres.

Didier Chaulet nous conte l'histoire d'un groupe thérapeutique pour interroger comment la vie de ce petit groupe va se projeter et se donner à voir à l'intérieur même de la médiation, désignant celle-ci comme l'opérateur et le lieu d'appel d'un processus transportant la réalité du groupe vers cet espace de médiation. Ce travail, où l'on sent le souci constant du thérapeute de trouver une distance suffisamment bonne, à l'aide de propositions de jeux non saturées, alliant subtilement le verbal et le corporel, trouvera une issue élaborative dans la métaphorisation d'une frontière, la symbolisation d'une limite régulant les échanges entre l'intérieur et l'extérieur, dans le groupe et en chacun des protagonistes, favorisant ainsi chez les enfants la construction d'une intériorité.

Blandine Guettier, à la faveur de trois illustrations cliniques, un suivi parent-bébé, un groupe thérapeutique d'enfants et un psychodrame de formation, explore ces zones frontières entre la pensée et l'agir, et témoigne du processus permettant l'accès aux représentations dans ces zones entre l'acting out et des agirs exprimant des tensions, voire des violences, dont le sens, l'histoire, doivent être recentrés par la métaphorisation dans le transfert. Elle souligne notamment que la possible répétition, au sein même du dispositif, permet une perlaboration et un jeu psychique, dans

la transposition d'une problématique obsédante contenue dans le psychodrame ou le groupe, permettant ainsi, dans le meilleur des cas, le passage de l'agir au jeu.

Catherine Potel émet l'hypothèse que la « mise en espace groupal » va permettre à des enfants en grande difficulté d'individuation de rejouer des processus très régressifs, accompagnés, contenus, soutenus par les thérapeutes, autour d'une médiation choisie. Une remise en jeu qui permettra que l'enfant puisse se structurer et traverser ses angoisses de séparation et de « défusion », en s'appuyant sur la sécurité et la contenance du groupe et de la médiation. Mais, souligne-t-elle, que se passe-t-il quand le cadre est attaqué, en particulier, par les jeux de miroir et en miroir, qui figent le thérapeute comme les participants du groupe dans une excitation signant l'impossible subjectivation ? Ou quand l'enfant ne peut trouver d'autres moyens de survivre qu'en passant par la figuration agie de son aliénation ? Une issue élaborative possible passe par le maintien, chez le thérapeute, de ses propres capacités de symbolisation « plurielle » et de l'écoute de ses propres résonances plurisensorielles internes, qu'elle nomme « contre-transfert corporel ».

Autour de groupes d'adultes cette fois, Farid Dafri témoigne de ses diverses expériences de groupes à médiation Photolangage<sup>®</sup>. Il souligne l'importance, *via* Kaës et Neri, de la fonction de l'autoreprésentation groupale, visant notamment à métaboliser des états mentaux chargés d'anxiété que les sujets singuliers ne réussissent pas à élaborer et à digérer. Cela, par un dispositif pourvoyeur d'images qui seront susceptibles d'accéder à un statut de représentation et d'inaugurer un travail intrapsychique et intersubjectif. À travers deux exemples cliniques, l'un concernant un groupe thérapeutique en addictologie, l'autre, un atelier d'un congrès du CIRPPA<sup>2</sup>, il montre la qualité et l'évolution de l'activité autoreprésentative groupale à l'œuvre en tant que cadre interprétatif, soutenant le travail de symbolisation des vécus individuels et groupaux.

Emmanuel Reichmann s'intéresse quant à lui aux symbolisations du potentiel traumatique primaire en réanimation infantile, autour de bébés prématurés et de leurs parents. Après une contribution théorique conséquente, dans la lignée notamment de Winnicott, Janin et Roussillon, l'apport des berceuses et comptines est ici pensé, au regard d'expériences qui n'ont pu être intégrées psychiquement, comme un médium pouvant soutenir les processus de symbolisation plurielle, une meilleure intégration somato-psychique, un sentiment continu d'exister et la constitution

---

2. Centre d'information et de recherches en psychologie et psychanalyse appliquées aux groupes.

des enveloppes. Pour les parents, elles seront également proposées comme un support afin que les vécus terrifiants trouvent une certaine représentation psychique, liant les affects à des « représentations-paroles », au-delà des choses mais en deçà des mots. Dans cet esprit, la création d'un groupe réunissant soignants et parents autour de ce médium a été tentée, mais s'est heurtée à certaines résistances institutionnelles qui sont ici interrogées et analysées.

Didier Roffat, de son côté, rend compte de ce travail thérapeutique toujours complexe et intense avec des enfants présentant des problématiques limites, marquées par des vécus traumatiques. Dans une dense et stimulante élaboration théorico-clinique *via* Freud, Winnicott, Roussillon et Haag, il explore le large champ du processus primaire dans un groupe analytique. Partant de l'exemple d'un moment transféro-contre-transférentiel bien particulier, il émet l'hypothèse de l'existence d'une zone de contact comme métaphore d'un temps de non-rencontre-rencontre, en écho de l'événement traumatique et désorganisateur ayant entraîné une désymbolisation, et témoignant d'un palier dans un travail de symbolisation du négatif. Au fil du processus, émerge la figuration d'une zone de contact sans contact. Produite par la fonction phorique groupale, elle dessine un espace fraternel, bordé par une enveloppe maternelle ; délimitation créant ainsi le contenant pouvant faciliter une construction de la représentation de l'absence. Le groupe peut alors potentiellement évoluer dans l'espace du langage et du registre de la symbolisation secondaire.

Pierrette Laurent s'inspire ici de la proposition de Didier Anzieu où le groupe, au point de vue de la dynamique psychique, est assimilé à un rêve. Mais, dans un groupe analytique d'enfants, souligne-t-elle, les désirs sont multiples et peuvent éveiller les pulsions les plus destructrices, comme dans un cauchemar... À travers trois séances cliniques, tantôt du côté du rêve avec l'illusion groupale, tantôt du côté du cauchemar avec le chaos, les régressions massives, voire des passages à l'acte, avec son cortège d'empêchements de pensée, de sidération chez le (la) thérapeute, cette analyste choisit d'accueillir ces expressions pulsionnelles en les transformant, plutôt que de céder aux tentations surmoïques ou aux interprétations défensives, acceptant la multiplicité des registres de représentation, de processus appartenant à différentes topiques. Une même séance pourra ainsi se comprendre suivant deux axes : le premier dans la lignée de Piera Aulagnier, autour de l'originaire ancré dans la sensorialité dont l'affect s'exprime par le mouvement ; le second, plus directement freudien, celui de la fantasmatisation ici illustrée par « un enfant est battu ». La mise en

scène groupale à l'intérieur d'une séance cauchemardesque pourrait-elle alors s'apparenter à un rêve ?

Antoine Navalon souhaite partager une expérience de groupe d'enfants à l'âge de la latence, marquée par la répétition d'une scène où une feuille commune est déchirée. Il émet l'hypothèse que cette répétition peut, *in fine*, reconnecter le souvenir aux affects refoulés. S'appuyant essentiellement sur les travaux de Kaës et de Bion, il souligne l'existence du groupe comme indispensable à la mise en place de ce travail de mémorisation symbolisante, afin que cesse la répétition agie des sujets qui le composent. C'est précisément l'expression d'un vécu originaire du groupe, traumatique et oublié qui, à travers l'expression d'une déchirure, d'une mise en petits morceaux répétée inlassablement, viendrait, sous forme de traces finalement « archivées », soutenir une mémorisation disponible pour la symbolisation.

Claudine Juptner témoigne de son travail dans un groupe d'analyse de la pratique, intervenant auprès d'une équipe en grande souffrance face à des enfants provoquant la sidération ou l'effroi. Cet espace pour symboliser le lien est aussi un espace à symboliser, au croisement de mouvements transférentiels et contre-transférentiels puissants. Attendue dans ses capacités transformatrices, une fenêtre élaborative est ici ouverte par C. Juptner à partir d'images ou de références culturelles qui émergent chez elle, parfois de façon irruptive, à l'écoute du discours associatif des éducateurs, et mises au travail dans l'après-coup des séances à travers des lectures. Les réflexions notamment de G. Didi-Huberman (Image), B. Duez (Obscénalité), P. Quignard (Effroi et fascination), N. Zaltzman (Pulsion de mort/protestation vitale) font alliance avec sa propre sensibilité aux objets culturels, lui permettant de construire un maillage symbolisant, au service, pour une équipe en détresse, de la restauration d'un idéal professionnel endommagé.

Fabrice Hayem évoque un dispositif groupal spécifique réunissant des adolescents qui sont à la fin d'un trajet de soins au sein d'une institution. Le groupe est alors pensé pour condenser, ramasser ce qu'ils avaient déposé jusqu'alors dans les différents espaces composant ce lieu institutionnel. Il constitue un dernier temps du traitement marqué par l'adolescence et la possibilité nouvelle de se représenter son histoire. Ce récit clinique témoigne de toutes les phases traversées par ce groupe, depuis le vécu des angoisses de persécution et des défenses maniaques, en passant par l'illusion groupale, jusqu'à l'émergence possible d'affects dépressifs, qui signent le retour des individualités au sein de la peau commune du groupe. Cette dépressivité nécessaire, au regard des problématiques

narcissiques ici en jeu, est au service du travail de séparation d'avec l'institution et fait écho à celui de l'adolescence. Nous suivons avec intérêt ces allers-retours et intrications entre l'histoire du groupe, l'histoire des adolescents au sein de l'institution et l'histoire individuelle de chacun.

Enfin, en guise d'épilogue, Hervé Chapellière nous propose une réflexion sur ce qui se joue au niveau du travail psychique lors d'une fin de groupe thérapeutique. Se référant tout d'abord au texte de Freud « Éphémère destinée », il émet l'hypothèse d'un travail de deuil qui s'amorce dès que l'idée d'une terminaison se fait jour dans le groupe, deuil qui s'appuierait notamment sur le constat qu'en l'occurrence, c'est le groupe qui va mourir, alors que les participants, eux, vont se séparer. Rappelant que, conjointement, les fins de groupe s'accompagnent de la reconnaissance d'une scène originaire où un couple d'adultes est identifié comme fondateur, un lien se tisse progressivement entre ces deux lignes. *Via* notamment P.-C. Racamier (deuil originaire) et M. Hanus (deuil narcissique), et à partir de séances cliniques de groupes d'enfants à l'âge de la latence, est soulignée l'importance du fantasme organisateur de la scène primitive dans l'élaboration de la perte, de l'absence et du travail de symbolisation. Scène fantasmatique de la conception, c'est-à-dire, au fond, la seule scène concernant l'existence qui échappe à tout un chacun, non inscrite dans la psyché, scène dont il faut également faire le deuil dans ses aspects les plus archaïques. D'une certaine façon, il s'agit de renoncer à être à l'origine de son origine. Il semble que différents niveaux de symbolisation cherchent à se lier entre eux lors de ces fins de groupe, le primaire venant aussi soutenir la pensée et une symbolisation plus secondarisée, confirmée ici par l'allusion au religieux et au culturel.

Nous souhaitons que l'ensemble de ces réflexions autour des symbolisations plurielles puissent constituer un éclairage pour nos lecteurs, sur un travail d'élaboration toujours complexe au sein des groupes thérapeutiques.



# APPROCHE THÉORIQUE

- SEGAL, H. 1957. « Notes sur la formation du symbole », trad. fr., *Revue française de psychanalyse*, vol. 34, p. 685-696, 1970.
- SOULÉ, M. 2008. « La vocation à s'occuper de bébé », dans A. Braconnier et B. Golse (sous la direction de), *Bébés agressifs, bébés agressés*, Toulouse, érès.
- STERN, D. 1989. *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, Puf.
- TISSERON, S. 2003. « L'image comme processus, le visuel comme fantasme », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 20.
- THURIN, J.-M. ; THURIN, M. ; COHEN, D. ; FALISSARD, B. 2014. « Approches psychothérapeutiques de l'autisme. Résultats préliminaires à partir de 50 études intensives de cas », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, n° 62, p. 102-118.
- TUSTIN, F. 1982. *Autisme et psychose de l'enfant*, Paris, Le Seuil, coll. « Point Essai », 2017.
- TUSTIN, F. 1986. *Les états autistiques chez l'enfant*, Paris, Le Seuil.
- URWAND, S. 2008. « Un groupe pour des enfants autistes et psychotiques », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, vol. 1, n° 50, p. 57-72.
- VACHERET, C. 1984. *Image, imaginaire et représentation de soi*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, université Lumière-Lyon.
- VACHERET, C. 2000. *Photo, groupe et soin psychique*, Presses universitaires de Lyon.
- VACHERET, C. 2011. « Le groupe et l'objet médiateur, quelles fonctions pour quelles synergies ? », dans J.-B. Chapelier et D. Roffat (sous la direction de), *Groupe contenance et créativité*, Toulouse, érès.
- WIDLÖCHER, D. 1970. *Freud et le problème du changement*, Paris, Puf.
- WINNICOTT, D.W. 1945. « Le développement affectif primaire », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- WINNICOTT, D.W. 1949. « L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- WINNICOTT, D.W. 1956. « La tendance antisociale », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot (2<sup>e</sup> édition) 1989, p. 292-302.
- WINNICOTT, D.W. 1958a. « La première année de la vie », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- WINNICOTT, D.W. 1958b. « La capacité d'être seul », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 205-213.
- WINNICOTT, D.W. 1961. « La théorie de la relation parent-nourrisson », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- WINNICOTT, D.W. 1967. « La localisation de l'expérience culturelle », dans *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.
- WINNICOTT, D.W. 1969. « Objets de l'usage d'un objet », dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, NRF Gallimard, 2003, p. 231-263.
- WINNICOTT, D.W. 1971. « Explorations conceptuelles », dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, NRF, Gallimard, 2001.

WINNICOTT, D.W. 1972. « Quelques aspects psychologiques de la délinquance juvénile », dans *Agressivité, culpabilité et réparation*, Paris, Payot, 1994, p. 65-78.

WINNICOTT, D.W. 1974. *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2003.

WINNICOTT, D.W. 1975. *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, coll « Connaissance de l'inconscient ».

ZALTZMAN, N. 2011. *Psyché anarchiste. Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf, p. 15-79.

Album musical :

KEBLACK. 2016. « Bazardée », *Premier étage*, produit par Djazzi, Bomayé Musik, Musicast.